

Michela Toppano

Il cristiano errante

L'élégie coloniale d'Edoardo Scarfoglio

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Michela Toppano, « *Il cristiano errante*

L'élégie coloniale d'Edoardo Scarfoglio », *Italies* [En ligne], 17/18 | 2014, mis en ligne le 15 décembre 2014, consulté le 13 juin 2015. URL : <http://italies.revues.org/4733>

Éditeur : Université de Provence

<http://italies.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://italies.revues.org/4733>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

Michela Toppo

Aix Marseille Université, CAER EA 854

IL CRISTIANO ERRANTE L'ÉLÉGIE COLONIALE D'EDOARDO SCARFOGLIO

Dans cet article nous examinerons *Il cristiano errante*, d'Edoardo Scarfoglio, un court récit de voyage publié en 1893 dans la revue romaine « La Nuova Rassegna », dirigée par Luigi Lodi¹. Ce récit relate les dernières étapes du voyage que Scarfoglio a effectué en

¹ Scarfoglio publia dans quatre numéros de « La Nuova Rassegna » les trois chapitres intitulés *A Gildessa*, *Nel deserto*, *Ad Obock*. Ils seront publiés à nouveau en 1897 dans la collection « Piccola Collezione Margherita », chez Voghera. Nous ferons référence à l'édition de Raffaele Giglio : Edoardo Scarfoglio, *Vento Etesio*, Massa Lubrense, Il sorriso di Erasmo, 1988. Dans cette édition, Giglio ajoute aux trois premiers chapitres cités un quatrième récit, *Il negriero*, que Scarfoglio publia en 1893 dans « La Tribuna illustrata ». Pour justifier ce choix, Giglio s'appuie sur une lettre de l'auteur lui-même, qui avait demandé d'inclure dans l'édition Voghera ce quatrième texte, mais en vain. En ce qui nous concerne, nous prendrons en compte uniquement les trois premiers chapitres, tels qu'ils sont parus dans l'édition Voghera. En effet, le quatrième récit présente des redondances par rapport aux trois premiers textes et des différences thématiques et tonales évidentes, qui en font un texte à part.

Abyssinie en tant qu'envoyé spécial pour le « Corriere del Mattino », en 1891. Afin de bien saisir les enjeux de ce texte, il conviendra de présenter brièvement l'auteur et le contexte de l'écriture de cet ouvrage².

Écrivain et critique littéraire, Edoardo Scarfoglio épousa en 1885 Matilde Serao. Fondateur de plusieurs journaux (« Il Corriere di Roma » à Rome, puis « Il Corriere di Napoli » et « Il Mattino » à Naples), il fut l'une des plumes les plus en vue du journalisme italien entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. Ses études humanistes à l'Université de Rome l'amènèrent à se détourner du naturalisme alors en vogue pour adhérer au classicisme et au culte de la tradition littéraire nationale italienne. Il devint ainsi l'un des plus fervents disciples et partisans de Giosué Carducci dans les pages de « La Cronaca bizantina », dont il fut l'un des rédacteurs les plus mordants et provocateurs. Il hérita de Carducci son mépris pour la figure de l'écrivain maladif véhiculée par le romantisme et exalta le modèle d'un écrivain viril. Au nom de cet idéal héroïque, vers la fin de sa carrière, il regrettera d'ailleurs de ne pas avoir pu s'adonner à une mission plus exaltante que celle de simple écrivain :

Io ero nato per cacciar l'elefante sulle rive dell'Omo o per condurre una nave fra le fenditure della banchisa polare; ma questo paese idiota che si chiama l'Italia mi chiuse inesorabilmente le vie sulle quali mi sospingevano tutti gli impulsi della mia psiche, e mi costrinse a un lavoro forzato e ingrato di scribacchino che è stato il tormento della mia vita e il fastidio di tanta gente.³

Cet attrait pour la vie physique et aventureuse, étouffée par la vie routinière et bureaucratisée de la civilisation contemporaine, l'amena

² Pour des études d'ensemble sur l'œuvre et la vie de Scarfoglio, voir Raffaele Giglio, *L'invincibile penna. Edoardo Scarfoglio tra letteratura e giornalismo*, Napoli, Loffredo, 1994 et Mario Pomilio, *Edoardo Scarfoglio*, Napoli, Guida, 1989.

³ Edoardo Scarfoglio, *Il libro di don Chisciotte*, Napoli, « Il Mattino », 1911, p. VI.

à s'intéresser à la question coloniale et à rallier les rangs des africanistes, favorables à l'expansion italienne en Afrique. Le projet colonial semblait satisfaire plusieurs exigences. Tout d'abord, il répondait au désir d'aventure de Scarfoglio⁴. Deuxièmement, le colonialisme représentait « l'ultima impresa ideale del nostro secolo, [...] l'ultimo lampo dello spirito cavalleresco della nostra razza »⁵, c'est-à-dire la dernière chance, pour l'homme occidental, de vivre sur un mode héroïque. Troisièmement, d'après une lecture influencée par la *vulgata* évolutionniste, l'expansion coloniale apparaissait comme une nécessité physiologique des civilisations trop mûres, qui risqueraient la mort ou la décadence si elles ne s'implantaient pas dans d'autres terres :

Pure è un fatto indiscutibile che la trasmigrazione degli uomini sulla terra è un fattore necessario allo sviluppo dell'umanità. I popoli che non si sono mai mossi non hanno potuto elevarsi di molto sopra il livello bestiale, o non hanno tardato a ridiscendervi. A un certo punto, quando una razza comincia a invecchiare, è necessario che essa getti qualche rampollo in una terra vergine, e

⁴ Les voyages que Scarfoglio effectua en grand nombre en Afrique, en Grèce, dans les Balkans, parfois à bord de son yacht luxueux *Fantasia*, témoignent de son désir d'aventure et de son instinct de nomade. Ces voyages donnèrent lieu à plusieurs écrits. Outre celui qui nous intéresse ici, rappelons *Viaggio verso i paesi d'Etiopia* (1895), *In Levante e attraverso i Balcani* (1890), *L'arcipelago delle sirene* (1913). Luigi Russo, à ce propos, écrit : « Lo Scarfoglio scrittore di 'itinerari' è forse l'ulisside più sincero, più umano, poco libresco, dell'età dannunziana [...] ». Cf. Luigi Russo, *Edoardo Scarfoglio*, in *I narratori*, Milano, Principato, p. 153.

⁵ Edoardo Scarfoglio, *Viaggio in Abissinia*, Palermo, L'Epos, 2003. Il s'agit d'un choix d'articles journalistiques écrits par Scarfoglio autour de l'Afrique et de la question coloniale et publiés dans les deux journaux napolitains « Il Corriere di Napoli » et « Il Mattino » qu'il fonda avec Matilde Serao respectivement en 1887 et en 1892.

vi rinnovi nello stato di forza e di prosperità primitiva, la famiglia da cui si è staccata.⁶

Enfin, pour Scarfoglio, qui s'était fait le porte-parole d'une Italie du Sud frustrée par les résultats du processus d'unification nationale, l'aventure coloniale semblait une solution au problème de la question méridionale. Ainsi, Scarfoglio soutint-il la politique colonialiste de la *Société africaine*, fondée à Naples en 1882, dans ses journaux « Il Corriere di Napoli » et « Il Mattino »⁷.

Lors de cette campagne journalistique, il critiqua la politique coloniale italienne menée en Abyssinie par le comte Pietro Antonelli, qui fut le représentant de l'État italien de 1883 à 1891 auprès de Ménélik II, d'abord roi du Shoa, puis, à partir de 1889, Empereur de l'Abyssinie. Antonelli estimait que la pénétration italienne en Éthiopie serait facilitée par la présence d'un État allié puissant et il était donc favorable à la constitution d'un État éthiopien fort avec Ménélik à sa tête. Dans le but d'établir une collaboration avec Ménélik, Antonelli signa en 1889 le traité de Wouchalé, garantissant la libre circulation et le libre commerce des Italiens dans la région. Rédigé en deux versions, l'une en italien et l'autre en amharique, ce traité présentait une ambiguïté dans l'article 17 : dans la version italienne, le protectorat italien sur l'Éthiopie était un fait établi, alors que dans la version amharique le protectorat était une éventualité soumise à l'acceptation préalable de l'Empereur. Par l'adoption de cette démarche, fondée sur la diplomatie et la négociation entre égaux, Antonelli, selon Scarfoglio, fit preuve d'une grande incompétence et d'une méconnaissance certaine du caractère des Africains, puisqu'il ne prenait pas en compte un élément d'importance primordiale :

A suo avviso, fra il re Menelik e l'imperatore Guglielmo di Germania non corre alcuna differenza visibile, e fra gli stati europei e

⁶ *Ibidem*, p. 53.

⁷ Pour une analyse plus approfondie de la position de Scarfoglio autour de la question coloniale et de ses rapports avec le 'méditerranéisme' de l'auteur, voir Raffaele Giglio, *L'invincibile penna*, cit., pp. 156-203.

le tribù africane non v'ha diversità alcuna di diritto pubblico. Egli, dunque, ha giudicato che per l'Italia sarebbe stata una colpevole usurpazione ingerirsi nelle faccende dell'Abissinia e una pretesa assurda e ridicola avere con l'Impero etiopico relazioni diverse da quelle che le legano all'Impero germanico.⁸

Antonelli aurait ainsi obtenu deux effets également néfastes. D'une part, il aurait mené une politique contraire aux intérêts de la nation, en empêchant l'Italie d'étendre son influence sur l'Éthiopie. D'autre part, il aurait rendu impossible la pacification du pays africain en le remettant aux mains d'un souverain incapable d'imposer son autorité sur les chefs locaux. Scarfoglio était plutôt favorable à la politique abyssinienne du général Baldissera, qui, privilégiant la stratégie du *divide et impera*, voulait que l'Éthiopie restât fragmentée en États séparés, assez faibles pour être contrôlés et instrumentalisés par l'Italie. Scarfoglio crut recevoir la confirmation de l'incapacité d'Antonelli lorsque Ménélik refusa de reconnaître toute validité à la version italienne de l'article 17 du traité en février 1891. Antonelli, estimant avoir été victime d'une escroquerie, quitta indigné l'Éthiopie avec tous les autres Italiens qui y résidaient jusqu'alors.

Le voyage de Scarfoglio en Abyssinie se déroula de mars 1891 à juillet 1891, au moment où Antonelli s'apprêtait à rentrer en Italie. Scarfoglio voulait se rendre jusqu'à la cour de Ménélik afin de recueillir des informations de première main à propos de la situation politique en Éthiopie. Cependant, à cause de la crise ouverte par Antonelli, l'auteur ne put poursuivre au-delà de la ville d'Harar. Il dut ainsi se rabattre vers la côte avant de faire retour en Italie.

Il cristiano errante relate les dernières étapes de ce voyage, depuis la ville amharique de Gildessa, en Éthiopie, jusqu'à la colonie française d'Obock, sur la côte. Nous montrerons dans un premier temps que, dans ce texte, le voyage, loin d'offrir l'opportunité de décrire de façon précise l'univers africain, fournit plutôt un prétexte pour la mise en scène de la subjectivité du narrateur. Dans un deuxième temps, nous verrons que la présence de la mort et de

⁸ Edoardo Scarfoglio, *Viaggio in Abissinia*, cit., p. 62.

l'infirmité, gravées dans le paysage naturel et humain d'Afrique, ainsi que dans le corps du voyageur lui-même, amènent l'auteur à décrire ce voyage africain sur le mode de l'élégie. Enfin, il sera possible de montrer que ce choix stylistique est fonctionnel à la condamnation de la politique coloniale menée jusqu'alors par l'Italie.

Ce texte se distingue des récits de voyage à caractère encyclopédique et à visée informative qui se développent à l'époque suite à la mise en place d'une politique coloniale italienne à partir des années 1870. Il s'agit d'ouvrages produits par des missionnaires ou par des explorateurs : ces derniers étaient généralement financés par les sociétés géographiques ou commerciales italiennes qui soutenaient les initiatives d'expansion coloniale en Afrique. Ces textes, tel *Da Zeila alle frontiere del Caffa* (1885), d'Antonio Cecchi, décrivaient minutieusement la géographie physique du territoire, l'ordonnancement politique, l'organisation sociale, les us et coutumes des indigènes, la culture matérielle et l'économie des régions traversées. Certes, comme les critiques l'ont souvent souligné à propos de la littérature de voyage, ces descriptions et représentations en disent plus sur le regard que les Européens portent sur l'Afrique que sur l'Afrique elle-même⁹. Néanmoins, le but affiché de ces récits reste avant tout didactique et informatif.

⁹ Francesco Surdich, par exemple, formule cette appréciation de la littérature de voyage italienne produite à l'époque : « La sostanza di queste esperienze veniva così resa col sistematico ricorso ad immagini iperboliche, ad effetto, a veri e propri *clichés* validi per tutte le situazioni e tutte le circostanze [...]. Un approccio questo piuttosto superficiale ed epidermico, nonostante la pretesa e conclamata "scientificità" di molti testi, sempre fermo al dato più appariscente, quello che colpisce a prima vista per la sua eccezionalità, ma che non permette quasi mai di cogliere in tutta la loro originalità e complessità le manifestazioni culturali tipiche delle popolazioni africane, il significato e il valore delle loro credenze e dei loro sistemi simbolici, lo spessore e la sostanza della loro tradizione storica, del loro peculiare modo di vivere e organizzarsi; tutti aspetti, questi che vengono generalmente trascurati e banalizzati attraverso lo stereotipo della negazione totale della storia e della tradizione africana, ridotte ad un qual-

Dans *Il cristiano errante*, cette dimension encyclopédique est complètement absente. La volonté de décrire de manière détaillée la réalité africaine s'efface par rapport au souci de formalisation littéraire de l'expérience vécue et de mise en scène de la subjectivité du voyageur. Scarfoglio a réservé une fonction plus pédagogique et informative aux articles qu'il a envoyés en tant que journaliste depuis l'Abysinie au « Corriere del Mattino ». Cette posture était justifiée par le rôle qu'il s'était alors attribué, c'est-à-dire la tâche de remplacer un corps diplomatique défaillant :

Il fatto solo che il conte Antonelli, abbandonando il paese, non v'ha lasciato alcuno che potesse dare al governo qualche sicura informazione dell'effetto che la rottura brusca dei negoziati vi ha prodotto, e delle condizioni e complicazioni nuove che questo fatto può determinare, conferisce alla mia gita un'importanza maggiore di quella che, realmente, dovrebbe avere. Non condurre trattati con l'Abissinia, è certamente un bene; ma ignorare affatto ciò che vi si mulina o vi si macchina, è un gran male, cui sono ben lieto di potere in parte rimediare.¹⁰

C'est pourquoi les articles journalistiques, sans avoir la prétention d'exhaustivité des rapports scientifiques, décrivent néanmoins assez précisément les étapes du voyage, les lieux, les populations, les rapports avec les autorités indigènes, la situation politique dans la région et fournissent des informations ethnographiques et économiques.

En revanche, dans *Il cristiano errante*, publié deux ans plus tard, Scarfoglio ne se soucie plus de représenter minutieusement les choses vues, mais privilégie un travail de stylisation littéraire qui apporte une dimension fictionnelle certaine à ce récit. La préface à l'édition Voghera est éloquente : l'auteur, en effet, prévient que les

cosa di estremamente anonimo e indifferenziato, con giudizi tanto frettolosi e aprioristici quanto strumentali, oscillanti tra la commiserazione paternalistica ed un arrogante disprezzo », in *Introduzione* à Francesco Surdich, *L'esplorazione italiana dell'Africa*, Milano, Il Saggiatore, p. 18.

¹⁰ Edoardo Scarfoglio, *Viaggio in Abissinia*, cit., p. 85.

pages qui vont suivre « ben che ai lettori ignari possano sembrare un romanzo, non sono che un frammento di cronaca, e una traduzione in prosa pedestre di poche impressioni fonografiche e fotografiche »¹¹. Scarfoglio admet ainsi que son texte présente une dimension assurément littéraire et même fictionnelle (« romanzo »). La protestation selon laquelle ce récit ne serait qu'une chronique et une transcription brute d'impressions visuelles et phoniques n'est en réalité qu'une dénégation, puisque le texte qui va suivre, par le raffinement de l'écriture et le souci de mise en forme littéraire, dément ces prévenances de l'auteur-préfacier.

Scarfoglio a effectué au préalable une sélection précise des matériaux à raconter. Dans *Il cristiano errante*, il s'est concentré sur la toute dernière partie de son voyage, qui occupe ainsi une place bien plus importante que dans ses articles journalistiques, dans lesquels elle est traitée de façon sommaire et rapide. En outre, Scarfoglio modifie les données réelles de son voyage dans un but purement littéraire. Dans les articles journalistiques, il raconte qu'il tombe malade de fièvre à Djibouti, dans la ferme du marchand Brémond, alors que dans *Il cristiano errante*, la fièvre le surprend dans le désert. Ce choix vise évidemment à accentuer le caractère "infernale" et dramatique du voyage. De même, le dernier chapitre, *Ad Obock*, étale sur plusieurs pages un épisode narré en quelques lignes dans ses articles :

Giunto ad Obock, mi feci scaricare sotto la magnifica veranda del signor Merignac; e come ventiquattr'ore di riposo al fresco vento del Golfo di Tagiura mi fecero un bene indescrivibile, mandai ad Aden il sambuco con la mia gente e la mia roba, e io rimasi in Obock finché la febbre non fu sparita e un carbonaio norvegiano non poté trasportarmi in Aden, ove le cure fraterne e l'ospitalità del nostro console Antonio Cecchi mi hanno rimesso in gamba in brevissimo tempo.¹²

¹¹ Id., *Vento etesio*, cit., p. 11.

¹² Id., *Viaggio in Abissinia*, cit., p. 167.

Le développement de cet épisode, comme nous le verrons plus loin, obéit à la fois à des intentions esthétiques et polémiques.

Loin de se présenter comme une narration suivie et exhaustive, le récit de voyage de Scarfoglio apparaît fragmentaire et lacunaire. Il s'articule en trois chapitres, chacun consacré à un lieu, mentionné dans les titres : *A Gildessa, Nel deserto, Ad Obock*. Ce triptyque reproduit les étapes du schéma archétypique de la *katabasis*. Le premier chapitre décrit la halte du convoi à la ville de Gildessa, introduit les personnages (le marchand français Brémond, qui accompagne le voyageur Scarfoglio dans la dernière partie de son voyage, les indigènes – somalis, gallas et amharas – qui font partie de l'expédition) et les thèmes principaux du récit : l'attention consacrée au corps du voyageur, la chaleur, l'infirmité, la polémique politique. Le deuxième chapitre raconte la traversée de la région désertique d'Aarah. Il reprend en *crecendo* les motifs mis en place dans le premier chapitre : le paysage opprimé par la chaleur laisse la place au désert véritable, le corps fatigué du voyageur est accablé par la fièvre, la critique politique est développée par Brémond dans un long monologue, la mort fait son apparition dans le décès d'une indigène galla et dans la découverte d'un courrier assassiné au milieu du désert. Par l'accentuation des traits attenants à l'absence de vie et à la menace de la mort, ce chapitre accompagne le lecteur dans une véritable descente aux enfers. La tension qui s'accumule tout au long du chapitre ne retombe qu'à la fin, lorsqu'un indigène somali apporte de l'eau à Scarfoglio, presque délirant. Enfin, le troisième chapitre est consacré à la convalescence de Scarfoglio, accueilli à Obock par un couple de Français, les Mérignac, dans un cadre idyllique. Le paysage du désert est remplacé par la douceur de la côte, la chaleur étouffante cède le pas à la fraîcheur de la brise marine, la rudesse de la vie sauvage laisse la place aux disputes conjugales cocasses du couple Mérignac dont Scarfoglio est témoin. Cette étape finale coïncide avec le moment de la renaissance du voyageur qui a échappé à la mort.

À travers le schéma littéraire de la *katabasis*, Scarfoglio manipule ainsi les matériaux bruts afin d'obtenir des effets esthétiques évi-

dents : il crée une tension narrative grâce au climax ascendant entre le premier et le deuxième chapitre, il varie les atmosphères par le contraste qui oppose le deux premiers chapitres et le dernier.

Le soin qu'il apporte à la construction du récit se manifeste également dans le traitement des dialogues et dans la voix du narrateur. Les échanges entre Scarfoglio et les indigènes, le monologue de Brémond, ainsi que les dialogues entre les deux Mérignac, sont extrêmement stylisés. Nous trouvons un exemple de ce travail de mise en forme dans cet échange entre un indigène et Scarfoglio : « [Un indigène] – Avanti, avanti, *cavaglia* ! Qui non c'è acqua. Questo è un cattivo luogo. [Scarfoglio] – Come si chiama questo luogo ? [Un indigène] – Aarah. È un cattivo luogo, non c'è acqua. Bisogna andare avanti »¹³. L'auteur joue ici sur le parallélisme sémantique et la variation produite par un chiasme dans les réponses de l'indigène. Cette stylisation concerne également les dialogues entre les deux Mérignac, qui rappellent au narrateur « certi duetti di uccelli nelle foreste hararine »¹⁴. Les échanges verbaux, construits sur le principe de la répétition et de la variation, s'apparentent ainsi souvent à des cantilènes. Lorsque les prises de parole sont plus longues, comme dans le cas du monologue de Brémond, le discours est également élaboré du point de vue formel¹⁵. Plus en général, le texte tout entier témoigne

¹³ Id., *Vento etesio*, cit., p. 24.

¹⁴ *Ibidem*, p. 53.

¹⁵ Voir, par exemple, ce passage : « Ma se voi doveste vivere per anni in mezzo al popolo amhara, in quel colossale convento di frati questuanti, fra quella gigantesca degenerazione di tutta una razza, in un ozio vacuo e triste, in un perenne temporeggiare, in una specie di fastidiosa prigionia, vedendo una stagione asciutta succedere a una stagione piovosa, indefinitamente, senza concluder mai gli affari che vi trassero lungi dal vostro paese, consumando tutta la pazienza vostra, tollerando i capricci del re, le spoliazioni dei cortigiani, la mendicizia dei sudditi, non sapendo che fare del vostro tempo e del vostro spirito, abitando come un barbaro sedentario una casa di paglia permeabile al sole e alla pioggia, nutrendovi male, e mal difendendovi contro il clima malsano, che direste ? ». *Ibidem*, p. 40. Cette phrase riche en subordonnées, est extrêmement travaillée du point

d'une volonté de produire une écriture raffinée s'inspirant d'une esthétique classicisante¹⁶. Ce travail de stylisation est indissociable de la mise en scène du voyageur en tant qu'écrivain.

Mais l'écriture ne se limite pas à mettre en avant cette facette du narrateur. En effet, le récit ne cesse de se focaliser sur la subjectivité du voyageur, à travers la mise en scène de son corps et de son regard. Étant centré sur les impressions et les sensations du voyageur, le récit est très pauvre du point de vue événementiel. La réalité africaine est presque occultée par la description des réactions du corps du voyageur aux conditions extrêmes du voyage et à la nature impitoyable de l'Afrique. À cause de sa rudesse, cette nature permet d'expérimenter des sensations rares et violentes qui occupent constamment le devant de la scène. Le narrateur décrit ainsi de manière obsessionnelle le progrès de l'affaiblissement et des souffrances, qui deviennent de

de vue stylistique et rhétorique : nous y trouvons un souci de parallélisme par les répétitions des mêmes structures syntaxiques, qui présentent quelques variations pour éviter la monotonie (« in quel colossale », « in un ozio », « in un perenne », « in una specie » ; « vedendo », « consu-mando », « tollerando », « non sapendo », « abitando »), l'adoption de rythmes ternaires, dont les membres sont constitués de structures identiques (« i capricci del re, le spoliazioni dei cortigiani, la mendicità dei sudditi »), l'emploi de figures rhétoriques telles que le chiasme (« nutrendovi male, e mal difendendovi ») et l'oxymoron (« barbaro sedentaneo »).

¹⁶La critique a souligné ces aspects classicisants de l'écriture, qui la rapprochent de la prose dannunzienne, aristocratique et élaborée. Elle insiste néanmoins sur le fait que cette caractéristique ne doit pas être attribuée à l'imitation de D'Annunzio, mais à la similarité des parcours littéraires des deux écrivains, tous les deux admirateurs du modèle carduccien. Le style de Scarfoglio deviendra encore plus sophistiqué par la suite, comme le montre le récit *Itinerario verso i paesi d'Etiopia*, publié en 1895 dans la revue "byzantine" « Il Convito ». En revanche, comme le remarque Giglio, Scarfoglio a été sans doute fasciné par la capacité de D'Annunzio à exprimer la « barbarie », le lien avec une nature libre e sauvage (Cf. Raffaele Giglio, *op. cit.*, p. 50).

plus en plus intenses et intolérables au fur et à mesure que le récit avance.

Le premier chapitre s'attarde sur l'inconfort provoqué par la chaleur écrasante de Gildessa. Scarfoglio observe que « nei nostri nervi era come una distruzione di tutte le nostre energie e nel nostro spirito l'ossessione d'un incendio nel quale fossimo piombati, dal quale non potessimo più uscire »¹⁷. Dans le deuxième chapitre, à la chaleur oppressante du désert s'ajoute l'épuisement provoqué par la fièvre. La narration se focalise ainsi sur la déliquescence et les troubles du corps malade : « Era cominciata con un colpo nelle reni, un vero colpo di coltello, freddo, penetrante, lacerante: con la febbre »¹⁸. Plus loin, les sensations se précisent, deviennent plus vives et insoutenables :

Io sentivo a poco a poco accumularmi nel cervello tutto il calore solare, mentre il resto della mia persona tremava; ed avevo l'impressione paurosa di portare sul mio corpo morto la testa di un altro, una testa viva ed ardente, che dovesse da un momento all'altro scoppiare, spandendo intorno i suoi frantumi.¹⁹

L'épuisement empêche la maîtrise de soi, provoque une perception discontinue du corps, avant-goût de cette dépossession absolue qu'est la mort. Le comble du supplice est atteint avec le tourment de la soif, dont les sensations et les effets sont décrits avec minutie : « una sete inestinguibile, imperiosa, un'aridità della gola e della lingua così crudele, che mi sforzava ogni momento a porre mano all'arcione, a bere quella nauseante acqua di Biade, cui il vetro arroventato dava un calore intollerabile »²⁰. Le voyageur finit ainsi par être submergé par la fièvre :

¹⁷ *Ibidem*, p. 17.

¹⁸ *Ibidem*, p. 25.

¹⁹ *Ibidem*, p. 28.

²⁰ *Ibidem*, p. 29.

E mentre, coi servi accovacciati intorno, aspettavo la carovana, tutte le tristezze e debolezze ch'erano in me superarono l'esaltazione nervosa che mi aveva dominato e trascinato per più ore, m'abatterono, mi presero nella loro piena balia. Il fuoco condensato nel cervello dilagò per tutto il corpo, sentii come sciogliermi il midollo spinale, e mi abbandonai supino sotto l'implacabile sole, confuso con la terra ardente.²¹

L'image du corps mélangé à la terre se présente clairement comme une anticipation de la mort. Enfin, le troisième chapitre met l'accent sur le plaisir de la convalescence et sur le soulagement du corps au contact avec le climat plus doux de la côte. À Obock,

lo spettacolo e il vento che pareva mi recasse un vago aroma delle isole delle spezie, e il rigurgito della vita andavano riaprendo nelle profondità del mio essere le fonti dell'allegrezza. Invano l'atroce luglio tropicale ardeva fra cielo e mare: io non avevo senso, se non di una dolce primavera che fiorisse in tutto il vasto mondo.²²

Ainsi, la nature africaine n'apparaît pas en tant qu'objet véritable de la description, mais comme prétexte pour mettre au premier plan le corps du voyageur. En même temps, les altérations physiques provoquées par ces sensations inhabituelles aboutissent à une perception déformée de la réalité environnante et déterminent ainsi les modalités des descriptions, qui s'éloignent d'une visée purement référentielle.

Lorsque Scarfoglio se trouve dans la fournaise de Gildessa, c'est le souvenir de la fraîcheur ressentie la veille qui le pousse à évoquer la région "alpestre" de Harar: « Ma più di tutto sentivo in tutto il mio essere fisico e morale l'abattimento del trapasso quasi istantaneo dal clima primaverile delle montagne [de l'Harar] a quello crudele del deserto »²³. La mémoire du corps, affecté par des changements

²¹ *Ibidem*, p. 31.

²² *Ibidem*, p. 51.

²³ *Ibidem*, p. 16.

climatiques brutaux, est à l'origine de descriptions de paysages radicalement opposés. Les montagnes entourant Gildessa enferment une chaleur « immobile, quasi visibile, quasi palpabile »²⁴, et le vent du désert lui paraît « una cosa mostruosa, tra lo sbuffo d'un cratere e il riverbero d'un immenso disco di rame rovente »²⁵. À la chaleur étouffante et à la lumière aveuglante de Gildessa s'opposent la fraîcheur, l'humidité et l'ombre de la région de Harar, décrites par l'évocation de sensations tactiles ou visuelles. Le narrateur mentionne « l'umida valle di Comboldgia », les « masse fosche degli ulivi », parmi lesquels « biancheggiavano i padiglioni di Makonnen ». Sur fond de végétation luxuriante, se détachent « i candidi sciamma » des soldats du Shoa, dans « i monti coperti di selve e ricchi d'acqua rumoreggianti »²⁶. La perception de ce contraste est accentuée par les échanges verbaux clôturant la description. À la réponse de Brémond, qui informe que la température s'élève à quarante-deux degrés, le narrateur oppose le souvenir du zéro degré de la veille à Ballaua.

Si ce sont les visions et les sensations physiques qui justifient les descriptions du paysage et leurs modalités, dans le deuxième chapitre, c'est le regard du narrateur, étourdi par la fièvre, qui transforme la nature africaine en un tableau inquiétant, aux allures mythiques :

Ogni tanto, dall'ombra, simile a un getto di metalli fusi, scaturiva un flutto di luce color granato macchiato d'arancione e di viola, e subito ricadeva; e l'oscurità che dagli orli colmava la grande coppa del cielo aveva ancora, nelle insellature dei monti, bagliori rosseggianti, pei quali nella mia fantasia agitata la valle d'Aarah prendeva l'immagine d'un accampamento di giganti, venuti in cento carovane da tutti i confini del mondo a bivaccare sulle arse alture.²⁷

²⁴ *Ibidem*, p. 13.

²⁵ *Ibidem*.

²⁶ *Ibidem*, pp. 16-17.

²⁷ *Ibidem*, p. 24.

Le coucher de soleil apparaît ici comme une hallucination, due à l'altération provoquée par la fièvre : la vallée africaine se métamorphose progressivement en un espace anthropomorphe hors du temps.

Cette représentation de la subjectivité du voyageur, nous avons pu nous en apercevoir, n'est pas jubilatoire. Pour Scarfoglio, la rencontre avec la nature africaine n'offre pas l'occasion de se ressourcer près d'une nature authentique et idéalisée, qui permette à l'individu de se délivrer des artifices et des besoins superflus de la civilisation, comme c'était le cas pour les romantiques. Pour Scarfoglio, la rencontre avec la nature est envisagée avant tout comme une lutte contre la sauvagerie, une lutte qui fournit à l'homme occidental, avili par la mollesse de la vie civilisée, l'opportunité de réveiller ses instincts et sa force vitale, comme le remarque Brémont :

Al contatto della terra incolta e dell'uomo incivile, al contrasto con la Natura immite, noi ci scuotiamo dal cuore tutte le mollezze e le servitù che lo premono; e l'uomo originario, emergendo dalla educazione secolare che lo tolse dal suo vero destino, apre l'anima nuova che in lui palpita alla letizia e all'orgoglio della libertà assoluta.²⁸

Dans ces conditions, la présence d'un corps fragile dans *Il cristiano errante*, n'implique pas la contestation d'un idéal sublime, mais, au contraire, le présuppose. Scarfoglio met en scène un corps souffrant qui n'arrive pas à être à la hauteur d'un modèle héroïque. La prostration résultant de la fièvre est en effet perçue comme l'avitissement insupportable d'une nature humaine qui se devrait d'être héroïque et conquérante, comme le montre cette phrase, exprimant la révolte du voyageur contre son impuissance : « Una sorda irritazione, una ribellione della mia impotenza contro i patimenti che subivo, ingrossavano in me. Ingrossavano e mi tormentavano di più »²⁹. Cette idéologie, qui transparait en creux dans la représentation du corps et de l'individu, présente plusieurs points communs

²⁸ *Ibidem*, p. 40.

²⁹ *Ibidem*, p. 28.

avec l'idéologie vitaliste de D'Annunzio, avec son exaltation du surhomme, qui, à travers les sensations les plus violentes et inédites, parvient à exprimer pleinement sa force vitale et à renouer avec sa vraie nature, son essence barbare.

Si la mort menace le voyageur, les traces de la dévastation, du néant et de la maladie émaillent également les descriptions des lieux et des indigènes. L'Éthiopie apparaît comme une terre meurtrie, vide et immobile. Autour de la ville de Gildessa,

era immobile e silenziosa. Non una tortora passava in alto, gli avvoltoi coprivano gli alberi di masse oscure, e in lontananza, a mezza costa dei monti, si ergeva qua e là un lungo collo di cammello, teso, quasi aspettasse la declinazione del giorno »³⁰.

Dans le deuxième chapitre, où s'accumulent les signes de la mort, le désert d'Aarah s'apparente explicitement à l'enfer parsemé de « bombe vulcaniche », il est défini comme une « pianura plutonica chiusa fra vulcani morti », aux « pozzi esausti », dépourvue de vie : « null'altro incontravamo di vivo se non qualche gregge di montoni che levavano a noi le testoline nere e si serravano intorno al pastore dalla lunga lancia e dalla rossa capigliatura ». À cette désolation s'associe également une idée de malédiction : le lieu effraie les indigènes à cause de sa « mala fama »³¹.

La mort et l'abandon s'emparent également de la région d'Harar, pourtant réputée pour être l'un des lieux les plus prospères de l'Éthiopie. Les vallées sont « incolte e abbandonate », alors que les collines « levavano al cielo, come per celebrare il funerale della bella terra dei Galla, i fasci cerei dell'euforbia »³². La comparaison qui introduit l'idée des funérailles de la terre des Gallas mérite que l'on s'y arrête. Elle renvoie à la polémique de Scarfoglio vis-à-vis d'Antonelli, qui est plus explicite dans les articles journalistiques.

³⁰ *Ibidem*, p. 14.

³¹ *Ibidem*, pp. 25-26.

³² *Ibidem*, p. 16.

Antonelli, avec sa complaisance, a permis à Ménélik de conquérir d'autres régions éthiopiennes, mais cette expansion s'est révélée être une véritable dévastation, sanctionnant la ruine définitive de l'Éthiopie³³. La décadence de l'Harar provoquée par Ménélik trouve son image la plus horrifiante dans les centaines de Gallas, morts à cause de la famine apportée par les Amharas de Ménélik, que Scarfoglio a vu dévorer par les chiens et les hyènes ou jeter dans les torrents par les Amharas eux-mêmes³⁴.

Les indigènes sont présentés comme des êtres mourants, ou déformés par des infirmités plus ou moins lourdes. Leur corps est tout aussi tourmenté que le paysage africain. Affecté par les maladies, le temps, la nature, il devient le symbole d'une humanité inachevée. Les Somalis sont tous « arsicci come cavallette ». L'œil borgne du guide somali qui est au service de Brémond attire l'attention du narrateur. Les femmes indigènes qui suivent le convoi sont abruties par la fatigue du voyage. Chacune présente un défaut physique ou un handicap. L'une d'entre elles, Fantachié, a le visage « butterato ». Deino, une femme Galla, devient le symbole de l'état de mort imminente du peuple éthiopien :

Deino pareva una di quelle figure della Morte che si scolpiscono sui sepolcri. La fame aveva mangiato tutta la sua carne, e la pelle rossigna era ridotta come un sacco, entro il quale lo scheletro scricchiolava ad ogni movimento, quasi stesse per frantumarsi.

³³ Dans les articles journalistiques, les guerriers amharas de Ménélik sont présentés comme un véritable fléau. Tantôt ils sont comparés aux sauteuses ravageuses, tantôt leur description évoque l'image répugnante des Harpies qui dévastent et souillent les lieux où elles se sont posées : les Amharas détruisent tout sur leur passage, semant la ruine (Scarfoglio affirme qu'ils laissent derrière eux une traînée d'« immondices ») et provoquant la régression des peuplades éthiopiennes à des conditions encore plus primitives. Cfr., par exemple, Edoardo Scarfoglio, *Viaggio in Abissinia*, cit., p. 121 et p.125.

³⁴ Edoardo Scarfoglio, *Vento etesio*, cit., p. 30.

Di vivo in lei non erano più che gli occhi, due poveri occhi agitati e spaventati.³⁵

À cause d'une blessure à la jambe, elle mourra en plein désert. L'Éthiopie, avec sa nature et ses habitants, apparaît ainsi comme un vaste champ de ruines. Loin d'être la terre promise, vierge, luxuriante et disponible, elle est recouverte de vestiges et de corps mutilés ou mourants. C'est une terre qui a été dévastée, qui est destinée à l'immobilité, non pas parce que le temps l'aurait oubliée, mais parce que le progrès et la civilisation ne pourront plus la rattraper – à cause d'une erreur accomplie par l'un des représentants de la civilisation occidentale, comme nous le verrons.

Ainsi, le récit colonial de Scarfoglio ne célèbre pas une épopée exemplaire mais narre plutôt la fin mélancolique de l'expansion, italienne et européenne, ainsi que la rédemption impossible de l'Éthiopie. Il se présente comme une véritable élégie coloniale, au sens étymologique de "plainte", "chant funèbre".

Les raisons de ce choix stylistique doivent être recherchées dans la position idéologique de Scarfoglio et dans le bilan extrêmement négatif qu'il dresse de la politique coloniale italienne des années 1880. Scarfoglio exprime cette critique, principalement adressée au comte Antonelli, à travers deux monologues attribués à Brémond.

Ce dernier décrit Antonelli comme un intrigant vulgaire. Avant son arrivée, les Européens avaient su se gagner le respect des populations africaines. Comme ils avaient été capables de mettre de côté les rivalités réciproques découlant des intérêts individuels et nationaux au nom d'un idéal supérieur, la dignité de la race blanche, ils avaient imposé leur supériorité morale et montré la solidarité qui les unissait. Mais Antonelli, n'obéissant qu'à son intérêt personnel, voulant être le premier parmi les Européens à la cour de Ménélik, a écorné cette image. Pour écarter toute concurrence, il a dressé Ménélik contre les Français présents en Afrique, il les a accusés d'être des escrocs. Il a ainsi brisé la solidarité raciale, dévoilé les faiblesses des

³⁵ *Ibidem*, p. 22.

blancs et fini par les discréditer : « andava grado a grado abbassando la dignità della razza bianca, andava affrettando i giorni in cui gli europei sarebbero apparsi agli ahmara un nuvolo di miserabili avventurieri »³⁶. Ce faisant, Antonelli a rendu impossible toute tentative de civiliser l'Éthiopie. C'est pourquoi, Brémond conclut : « Il conte Antonelli ora è finito in Etiopia, e finita per sempre con lui la supremazia italiana. Ma chi ci rivale dei danni subiti ? Non v'è più nulla da fare per l'uomo bianco in questo paese »³⁷. Ainsi, Scarfoglio emphatise, généralise et alourdit les responsabilités d'Antonelli : ce dernier a œuvré non seulement au détriment de l'Italie, mais aussi au grand dam de la civilisation européenne tout entière. L'Éthiopie ne peut plus être rachetée, ne veut plus être rachetée par l'homme blanc, qui s'est révélé avide et querelleur. Elle est destinée à plonger à nouveau dans sa propre barbarie.

Le rôle de porte-parole attribué à Brémond, un Français, peut paraître surprenant, alors qu'on sait, par ailleurs, que Scarfoglio, comme la majeure partie de l'opinion publique de l'époque, était peu favorable, voire hostile, à la France³⁸. En fait, ce choix est cohérent avec la polémique de Scarfoglio envers Antonelli. Ce dernier avait en effet instrumentalisé la gallophobie de l'opinion publique et du gouvernement italiens pour être soutenu dans ses desseins personnels ou pour attribuer aux visées impérialistes des Français la responsabilité de l'échec de sa politique. Scarfoglio, en revanche, montre que les Français en Afrique ne sont pas de dangereux émissaires de

³⁶ *Ibidem*, p. 49.

³⁷ *Ibidem*.

³⁸ Cette position est plus explicite dans les articles journalistiques : « I francesi di Obock sono naturalmente dei francesi, cioè degl'intriganti e dei *blagueurs*, che, quando possono, dicono male dell'Italia e degli italiani; ma sono poi talmente dei poveri diavoli, costretti a inchinarsi a ogni capriccio di Menelik e de' suoi capi per ottenere qualche commessione e guadagnare qualche migliaio di talleri, che attribuire ad essi la più piccola importanza politica, che far ricadere su di loro la più lontana responsabilità di quanto è accaduto, è una gigantesca ridicolaggine », Edoardo Scarfoglio, *Viaggio in Abissinia*, cit., p. 126.

leur gouvernement, préoccupés de conspirer contre l'Italie. Brémond, dont le commerce en Afrique n'est plus prospère, est un marchand vieillissant, uniquement désireux de gagner assez d'argent pour pouvoir rentrer chez lui et y mener une vie paisible. Les autres Français, les Mérignac, sont décrits comme un ménage amoureux. Le seul acte de patriotisme de l'époux consiste à dresser le drapeau le plus grand de la colonie lors des célébrations du 14 juillet. Par ailleurs, le narrateur s'arrête sur leurs disputes d'amoureux :

Quei due innamorati avevano infatti una singular somiglianza con una coppia di pappagalletti: nelle tenerezze irresistibili, che li spingevano a strofinarsi, a pizzicarsi, a leccarsi al cospetto del mondo, e nelle collere subitanee che li impennavano l'uno contro l'altro, e che traevano loro di gola come un precipitoso gargarismo di strilli, era, ingrandita, l'indole fatua, mobile, amabile e stizzosa delle creature che volano.³⁹

À travers l'image idyllique de ce couple ou le portrait du marchand découragé, Scarfoglio veut montrer l'innocuité des Français en Afrique. Ce sont de simples particuliers, qui se consacrent à un commerce de moins en moins rentable ou sont absorbés par leurs affects privés dans un contexte exotique. Le cadre idyllique d'Obock symbolise ainsi, d'un point de vue littéraire, la renaissance du voyageur convalescent, mais il étaye également le message politique de Scarfoglio : les Français, en Afrique, ne sont pas dangereux pour l'Italie, au contraire, ils savent même être solidaires avec les Italiens malchanceux.

La thématique funèbre qui donne le ton au récit est adaptée à l'interprétation négative que Scarfoglio donne de la politique coloniale italienne menée jusqu'aux années '90, dont le comte Antonelli est censé être responsable. À son tour, cette stylisation effectuée à l'aide du motif de la mort et de la ruine, est particulièrement efficace pour mettre en scène le rôle dévastateur d'Antonelli, traître de la patrie et fossoyeur de la domination européenne en Éthiopie.

³⁹ Edoardo Scarfoglio, *Vento etesio*, cit., p. 53.

Dans cette optique, la fièvre qui accable le voyageur tout au long du récit, acquiert une valeur symbolique. La faiblesse du voyageur italien fait écho à l'impuissance de l'Italie en Éthiopie, une Italie trahie par celui-là même qui a été choisi comme représentant de l'État. La connotation religieuse du titre pourrait nous autoriser à pousser encore plus loin l'interprétation. Les souffrances de Scarfoglio permettraient, de ce point de vue, d'expier généreusement les fautes commises par le sournois Antonelli vis-à-vis de son pays ainsi que vis-à-vis de la civilisation occidentale tout entière.

Mais derrière la déception suscitée par l'échec d'une mission civilisatrice, se cache également, plus profondément, le regret de la fin du rêve de possession de l'Éthiopie. Ce qui reste de ce rêve est incarné, dans le chapitre central, par la figure de la petite mule qui sert de monture pour un Scarfoglio fiévreux et affaibli, sur laquelle le narrateur s'arrête pendant deux longues pages :

Povera muletta! dolce e graziosa come una donna senza nervi, non conobbi mai in creatura vivente una più assoluta assenza dell'istinto animale. [...] Privilegiata, perché di razza *sagar*, di quelle che vanno all'ambio, era spoglia affatto d'ogni orgoglio aristocratico; anzi pareva riponesse tutta la sua gloria nelle virtù umili, nella bontà, nella docilità, nella frugalità. Come se, nel principio della sua vita ella non avesse fatto altro che portare alla chiesa il re dello Scioa, accettò senza reagire il duro peso d'un bianco nervoso, che le impose una faticosa marcia di cinquanta chilometri al giorno e a traverso il deserto; e il suo vigile cuore era costantemente all'erta, per intuire dalla pressione dei miei ginocchi il mio desiderio e soddisfarlo.⁴⁰

La mule, féminine, douce, docile, soumise mais en même temps noble, symbolise l'Afrique telle qu'elle est fantasmée par le colonisateur italien (et plus largement européen) de l'époque. L'allusion au désir du voyageur, que la mule s'empresse de satisfaire, présente une connotation sexuelle évidente qui renvoie à l'image de l'Afrique

⁴⁰ *Ibidem*, p. 32.

comme corps féminin à posséder, qui était récurrente dans la littérature coloniale. Faute d'avoir pu conquérir la terre, le voyageur doit se contenter d'un succédané, d'une mule, seule proie disponible pour un colonisateur impuissant.

Il est évident que cette dénonciation de la ruine de l'Éthiopie ne remet pas en cause la légitimité de la colonisation européenne ou italienne en Afrique. Scarfoglio ne condamne pas la politique coloniale en soi, mais plutôt une politique coloniale inefficace, abandonnée aux initiatives intéressées d'aventuriers qui ont transformé la dernière aventure héroïque accordée à l'homme occidental en une histoire d'intrigues et de manigances. Scarfoglio partage largement le préjugé, utilisé comme justification de la colonisation, selon lequel l'Afrique aurait besoin d'être sauvée de sa barbarie par les Européens.

Il faudra attendre encore cinq ans, avec l'humiliante défaite d'Adoua en 1896, pour que l'Italie renonce à son rêve africain⁴¹. En tout cas, il ne fait pas de doute, aux yeux de Scarfoglio, que le déclin du projet colonial italien est déjà bien entamé avec la politique scandaleuse menée par Antonelli. Plus tard, Scarfoglio aura l'impression que la déroute d'Adoua confirme cette lecture des vicissitudes coloniales italiennes des années 1880 : il décide ainsi de publier *Il cristiano errante* en volume après la défaite, en le présentant comme une écriture prémonitoire⁴².

Le récit de ce voyage en Afrique ne s'ouvre donc pas sur la découverte de l'autre, puisque les pages du *Cristiano errante* nous offrent la projection des préoccupations subjectives, littéraires et idéologiques, d'un intellectuel italien africaniste de la fin du XIX^e siècle.

⁴¹ Le fascisme ressuscitera ce rêve quarante ans plus tard.

⁴² « Questo scritto fu pubblicato in una rivista nel 1892. In quel tempo pochi s'occupavano dell'Etiopia e avevano nozione del dissidio che vi era scoppiato fra bianchi e bianchi, e che ci minacciava pericoli gravi. Ora che il frutto di quel seme lontano è maturato ai nostri danni, non sarà inutile alla storia della Guerra che ci travaglia l'esumazione di queste poche pagine [...] », *ibidem*, p. 11.

Ce récit de voyage paraît ainsi bien plus comme un voyage vers soi que vers autrui. La réalité africaine est réduite à la portion congrue afin de mettre en scène la subjectivité du héros souffrant. Sur son corps tourmenté, il prend symboliquement en charge les fautes commises par Antonelli, coupable d'avoir compromis de manière irréparable l'avenir colonial de l'Italie et toute possibilité de rachat de la terre africaine de la part de la civilisation occidentale. Ce double échec fait de ce récit de voyage, qui est aussi un récit colonial, une élégie mélancolique plus qu'une épopée conquérante⁴³.

⁴³ Dans un autre récit, *Itinerario verso i paesi d'Etiopia*, portant cette fois-ci sur le début du voyage et publié en 1895 dans « Il Convito », le ton change radicalement, puisque Scarfoglio récupère le registre héroïque de l'épopée. Il serait intéressant d'étudier les caractéristiques de cette autre narration et de s'interroger sur les raisons de la différence de registre.